

« Je suis un débiteur heureux »
Entretien de Joël Jouanneau avec Lucien Attoun

En amont de la création de *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, d'Imre Kertész, théâtre-récit de Joël Jouanneau et Jean Launay avec Jean-Quentin Châtelain¹, a eu lieu, un matin de juin, ce dialogue entre Joël Jouanneau, auteur et metteur en scène, et Lucien Attoun, codirecteur de Théâtre Ouvert.

Où il est question de *Kaddish* et de la judéité, de parcours personnels et collectifs, de mouvements sociaux, politiques et philosophiques du 20^{ème} siècle, de littérature... et de théâtre, bien sûr.

Lucien Attoun : Joël, en fait, je ne suis pas surpris que tu te sois intéressé profondément à *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, d'Imre Kertész². Je pense à ta première pièce, *Nuit d'orage sur Gaza*³, que j'avais lue avec beaucoup d'intérêt - tout en la trouvant problématique - et que j'ai pu voir ensuite dans ta mise en scène à Bruxelles, chez Marc Liebens. Ta pièce, à laquelle je trouvais indéniablement des qualités d'écriture, avait provoqué en moi un certain malaise. Dans *Kaddish*, que tu mets en scène, il me semble que tu retrouves des préoccupations qui te sont propres et qui dépassent largement le sujet du juif revenu d'Auschwitz.

Joël Jouanneau : Il est vrai que ma première pièce (que j'ai tenté de retravailler voici peu à Limoges en enlevant la moitié du texte et dont je ne serai jamais satisfait) pose une question essentielle dans ma vie : le choix que j'ai fait un jour de ne pas avoir d'enfant. Cette décision, difficile à prendre en accord avec la femme avec qui on vit - et avec laquelle je vis toujours - me conduit aujourd'hui à *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*. C'était une décision qui suivait chez moi beaucoup de questions existentielles, politiques, concernant mon rapport au monde, à la violence, la peur que j'avais, que j'aurai toujours, de transmettre ma vision du monde et mes angoisses à un autre être, que j'aurai aidé à venir au monde. *Kaddish* est donc pour moi une affaire très intime par rapport à ma biographie. C'est aussi, posée là avec une singularité, une complexité inouïes, la question de la judéité qui a toujours été fondamentale pour moi, qui ne devrait pas me concerner directement, puisque je ne suis pas juif, mais qui me touche dans le plus fort, dans l'absolu de mon intimité.

Lucien Attoun : Pour revenir à ta première pièce, ce qui m'avait beaucoup frappé alors c'était l'expression de l'empêchement du créateur et du désarroi de l'intellectuel. Il ne faut pas oublier le contexte historique : la guerre du Liban, la Palestine et aussi, ce qui est très important pour toi, disons la « folie » d'Althusser. Pour le communiste que tu étais et qui était très marqué par l'enseignement d'Althusser, et surtout son *Marx*, tout cela représentait un ensemble d'interrogations.

Joël Jouanneau : *Nuit d'orage sur Gaza* porte une blessure et un cri adolescents que j'ai du mal à accepter encore aujourd'hui. Cette pièce, je voudrais ne pas l'avoir écrite. Mais dans le même temps, elle m'a constitué, elle a été un matériau à partir duquel j'ai travaillé. Or, celui qui a écrit *Nuit d'orage sur Gaza*, s'il est cohérent avec lui-même, ne peut pas avoir d'enfant. J'ai fait ce choix, je ne le regrette pas. La décision est déjà dans cette pièce qui, sur ce point,

¹ mise en scène : Joël Jouanneau, création à Théâtre Ouvert du 15 nov. au 11 déc. 2004, puis au Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E. du 12 janv. au 6 fév. 2005

² *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Imre Kertész, Ed. Actes Sud *Babel*, 1995

³ *Nuit d'orage sur Gaza*, Joël Jouanneau, Ed. Actes Sud - Papiers, 1987

fut écrite dans les catacombes de mon enfance. La lecture de *Kaddish* fut pour moi un pas très important. Un pas dans mon propre labyrinthe. Il arrive, rarement mais cela arrive, que les textes des autres m'éclairent plus sur moi que mes propres textes. Cela m'était arrivé également avec Dostoïevski.

Lucien Attoun : Ton adaptation des *Enfants Tanner*, de Robert Walser, par exemple, n'est pas un hasard...

Joël Jouanneau : Non... et Beckett non plus.

Lucien Attoun : Walser compte beaucoup pour toi et en montant *Les enfants Tanner* et *L'Institut Benjamenta*⁴, tu as mis en scène deux de tes spectacles les plus importants. Pourquoi ce passage par Walser ?

Joël Jouanneau : Grâce à Robert Walser, je suis passé du cri existentiel à ce que dit merveilleusement Simon Tanner : « Je suis un débiteur heureux », c'est-à-dire qu'à partir de là, j'ai pu avoir un rapport au monde autre et considérer que ma naissance était une dette que je devais rembourser jusqu'à ma mort. Cela change tout. Je pense qu'il y a chez Kertész quelque chose de ce genre. Il le dit autrement, mais c'est là.

Lucien Attoun : Est-ce que tu aurais dit cela si tu avais eu une autre adolescence, une autre enfance ? On peut les laisser de côté, certes, mais dire aussi que ta pièce *Le Bourrichon*⁵ ne serait sans doute pas née sans cette enfance-là.

Joël Jouanneau : *Le Bourrichon* est née dans une cour de ferme. C'est une pièce noire, mais non violente. Le rapport de violence que j'ai avec le monde, je ne le dois pas à la ferme, mais à l'expérience traumatisante que j'ai vécue pendant deux années d'internat. Je me suis retrouvé à Paris seul, mes parents devant me rejoindre six mois après mais ça ne s'est fait que deux ans plus tard. C'était l'abandon. Et l'expérience de la cruauté. Je crois avoir été un bon sujet d'expérimentation, un bon cobaye, pour les autres comme pour moi-même, j'ai pu mesurer là mes capacités d'endurance. *Kaddish* parle de cela d'une manière terrible et Kertész donne des éléments dont lui seul peut se permettre de parler, puisqu'il écrit que l'internat était pour lui « comme un appel à Auschwitz », « pas encore pour de vrai, bien sûr, seulement pour rire ! » ajoute-t-il. Avec Walser et Kertész, j'apprends comment dépasser le cri et la plainte, concevoir l'existence comme une donation. Le don de sa biographie.

Lucien Attoun : Tu as parlé à plusieurs reprises de « cri » et de « plainte ». Il y a la révolte, et à un moment... la révolution. Aujourd'hui que reste-t-il ? La révolte ou la révolution ?

Joël Jouanneau : Dans *Nuit d'orage sur Gaza*, l'élément central est le meurtre par Althusser de sa femme. J'ai toujours identifié cela à un suicide, ce qui est un comble... c'est la femme qui est morte.

⁴ *Les Enfants Tanner* et *L'Institut Benjamenta*, de Robert Walser, adaptations et mises en scène de Joël Jouanneau, 1990 et 1993.

⁵ *Le Bourrichon*, de Joël Jouanneau, Ed. Actes Sud - Papiers, 1989.

Création en 1989 par Joël Jouanneau à Théâtre Ouvert, en coproduction avec le Festival d'Avignon, avec Gérard Barreaux, Jean-Quentin Châtelain, Philippe Demarle, Jacques Denis, Marie Guittier, Raymond Jourdan, Denise Péron.

Lucien Attoun : Il le rapporte dans son livre *L'Avenir dure longtemps*, presque à la manière d'un reportage en direct : il raconte comment il masse le cou de sa femme qui se laisse faire - ou ne se laisse pas faire - et tout à coup, il s'aperçoit qu'elle est morte.

Joël Jouanneau : Là, il parle du *blanc* : il lui a coupé la parole, il a fait taire la femme. Je ne sais pas ce qu'elle lui disait, ce qu'il ne pouvait pas ou plus entendre, il ne le dit pas dans ce livre. En tout cas, j'ai vécu cela comme ça. Je travaille en ce moment sur Sophocle, avec les élèves du Conservatoire, Sophocle qui écrit ceci : « Ne pas naître vainc toute parole ». Il me semble que Kertész, en ce sens, transmet une énergie de vie plus forte que Sophocle.

Lucien Attoun : Tu cites Sophocle. Il me revient en mémoire la dernière réplique, terrible, d'*Œdipe roi* : « Ne dites jamais de quelqu'un qu'il a été heureux avant qu'il n'ait franchi le seuil de sa vie ».

Joël Jouanneau : C'est terrible, en effet... et aussi contestable. Pour continuer sur l'idée de révolution, il est vrai que ce qui m'a conduit à écrire *Nuit d'orage sur Gaza* c'est sans doute une mystique, ma folie des espérances et des utopies qui, comme chez beaucoup de gens de mon époque, s'est effondrée.

Lucien Attoun : On peut rappeler, au passage, que tu as travaillé dans un journal qui s'appelle *Révolution*, comme responsable des pages culturelles !

Joël Jouanneau : Avec d'autres, je souhaitais alors mettre l'accent circonflexe sur le « e » de Révolution, ce qui fut refusé. Le réel a confirmé ce refus. Pour moi, le chemin de cette époque-là à aujourd'hui, c'est l'effondrement des utopies, bien sûr, mais c'est aussi une continuité de la pensée d'hommes comme Foucault ou Deleuze qui, en même temps qu'Althusser, m'ont constitué. Et l'homme qui aujourd'hui m'apporte le plus, disons comme « machine à penser », a bien connu Althusser, c'est Jacques Derrida. La manière dont il a posé les *Spectres de Marx* et des livres comme *De l'hospitalité* ou *Circonfession*, sont fondamentaux pour moi.

Lucien Attoun : Jacques Derrida a pris aussi des positions éclairantes sur « qu'est-ce qu'un juif, aujourd'hui », lui qui est un juif d'Afrique du nord et qui a donc été imprégné à la fois de la culture arabe, la culture kabyle, la culture dont il a hérité et celle du colonisé : il est, comme se définissait Albert Memmi, « un carrefour de civilisations ». Kertész dit qu'il n'écrit jamais d'autobiographie, mais en réalité il est derrière tout ce qu'il raconte. C'est la question du vécu qui se transforme en récit et devient romanesque.

Joël Jouanneau : Ce qui est passionnant, et douloureux, c'est qu'*Etre sans destin*⁶, qui fait le compte-rendu de son expérience du camp, Kertész l'écrit sous forme de récit et ne l'appelle pas roman. Quand il présente ce texte aux autorités hongroises (alors communistes) pour publication, la vision qu'il donne des camps n'étant pas conforme à ce que l'on attend de quelqu'un qui a vécu cette expérience, on ne l'accepte pas et on lui dit : « c'est un travail de romancier », ce qui a dû être complètement ahurissant à entendre pour lui. Il explique dans un autre livre, *Le refus*, que ce sont eux qui lui ont donné l'idée qu'il était un romancier. Son récit, *Etre sans destin*, a alors été bloqué. Comme s'il pouvait y avoir une idée religieuse des camps. Une seule. Ou une unique pensée possible, celle de Primo Levi. Celle-ci est exceptionnelle, mais celle de Kertész, sans lui être opposée, est différente.

⁶ *Etre sans destin*, Imre Kertész, Ed. Actes Sud, 1997

Lucien Attoun : Primo Levi et Imre Kertész étaient tous les deux des juifs qui ne savaient pas qu'ils l'étaient. Tous les deux croyaient à leur nationalité et à leur culture : Primo Levi a fait de la résistance et n'a pas compris pourquoi il était arrêté, il disait : « je suis italien, je ne suis pas juif ». L'un et l'autre, quand ils sont revenus des camps, se sont découverts malgré eux romanciers – Primo Levi était chimiste. Le mot clef des interrogations de Primo Levi et des écrivains qui sont revenus des camps, comme Elie Wiesel, Armand Gatti, Imre Kertész, c'est le mot « lager », le camp. Cela a été le labyrinthe dont il fallait sortir. J'ai toujours été frappé par cette phrase que m'a rapportée Gatti un jour : Gatti est à New York, il reçoit un coup de fil d'Elie Wiesel qui lui dit : « Primo a quitté le camp », c'est-à-dire « Primo est mort. »

Les parcours sont différents. Mais on est en présence de gens qui ont souffert, qui ont transcendé leur souffrance, l'ont sublimée et en ont fait une œuvre artistique.

Joël Jouanneau : Je suis surpris par la capacité qu'a Kertész dans chacun de ses textes - et en particulier dans son dernier livre *Liquidation*⁷ - de faire de l'autofiction à partir de sa biographie, sur ce territoire si singulier et extrême du camp d'extermination.

Lucien Attoun : Ce qui est rare aussi, et qui me semble commun à Kertész et Levi, bien que ce soient deux écrivains totalement opposés sur le plan de la création, c'est cette auto-défense qui vient de l'humour. Dans l'article écrit par Florence Noiville dans *Le Monde* du 30 avril dernier, à propos, justement, de *Liquidation*, Kertész raconte qu'il a appris à la radio qu'il allait sans doute avoir le Prix Nobel 2002 et qu'il a appelé cela la « catastrophe du bonheur » !

Joël Jouanneau : Je crois que ce qui amène à choisir un texte comme *Kaddish* et à tenter de le donner au public, ça ne répond jamais à un seul critère. On a cité tout à l'heure la question de l'enfance. C'est vrai que le fait que je n'ai pas d'enfant joue évidemment un rôle ; dans mes pièces, les seuls enfants existant sont adoptés, trouvés, ou morts. L'autre chose, c'est que j'ai été profondément bouleversé quand j'ai appris, assez tard, que dans mon enfance j'habitais à quelques kilomètres du lieu où Hitler a serré la main à Pétain, et que c'était une chose que tout le monde cachait. Ceux de l'époque vous disent encore aujourd'hui qu'on leur avait demandé de fermer les volets, que cela se passait dans un tunnel. Or, cela ne me semble pas du tout un hasard que cela se soit passé là. A cet endroit de la carte de la France, en son centre, si je puis dire. Parce que dans mon enfance, j'ai toujours senti que le mot « juif » était un mot tabou, dont on parlait à voix basse. Il y avait, il y a, dans ce petit coin de France un antisémitisme profond, caché, qu'on n'ose même pas avouer, contrairement aux propos sur « l'arabe », « le gitan », souvent plus directs. Ma famille, ouf pour moi, échappait à ça, je lui dois même une intransigeance totale sur toute question relative à l'antisémitisme, mais dans mon village la question juive était et reste de l'ordre du refoulé. La chose à ne pas aborder. Résultat : lors des dernières élections européennes, c'est le parti de M. Le Pen qui est arrivé en tête. Cela ne fait que 27 voix, parce qu'il y a 100 votants, mais c'est quand même stupéfiant, aucun étranger ne le traverse jamais.

Lucien Attoun : Tu donnes raison d'une certaine manière à un livre très fort de Bernard-Henri Levy sur cette question-là, *L'Etat français*, qui dit que cet antisémitisme remonte très loin, qu'il fait partie de l'héritage d'une certaine France. Mais pour en revenir à *Kaddish*... Donc, un jour, tu proposes ce texte à Jean-Quentin Châtelain... Cela fait 20 ans que vous avez commencé à travailler ensemble, non ? Depuis *La Dédicace*, de Botho Strauss, ton premier spectacle. Comme par hasard, c'était un texte qui n'était pas fait pour le théâtre... Tu nous racontes que Jean-Quentin était un peu étonné par ta proposition ?

⁷ *Liquidation*, Imre Kertész, Ed. Actes Sud, 2004

Joël Jouanneau : La troisième raison qui m'a poussé à vouloir monter *Kaddish* est le désir de travailler seul à seul avec lui. Nous avons collaboré sur un certain nombre de spectacles depuis 1984 : *La Dédicace*, de Botho Strauss, *Coriolan*, de Shakespeare, *L'Idiot*, d'après Dostoïevski et ma pièce *Le Bourrichon*. Nous avons envie de nous retrouver, et pour aller au bout d'une rencontre avec un acteur, je crois qu'il faut travailler avec lui seul sur le plateau, ce que je fais très rarement. J'ai eu la chance de le faire avec David Warrilow, avec Mireille Mossé, et ce sont toujours des rencontres très fortes, non seulement artistiques mais humaines.

Lucien Attoun : Dans les trois cas, ce sont de très fortes personnalités.

Joël Jouanneau : Jean-Quentin m'avait d'abord proposé un texte de Christine Angot : *Léonore, toujours* et, c'est là l'ironie de l'histoire : ce qui m'a fait dire non à ce projet, c'est que, dans ce livre, Christine Angot explique ce que fut la naissance de son enfant. J'ai dit à Jean-Quentin que je ne pouvais pas porter ce texte. Et ma réponse, deux ans après, c'est *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas...*

Lucien Attoun : Tu avais déjà travaillé sur un texte de Christine Angot ici même, à Théâtre Ouvert⁸.

Joël Jouanneau : Oui, mon refus n'était donc pas du tout une question littéraire.

Lucien Attoun : On va le programmer, alors ?

Joël Jouanneau : Si vous voulez... mais trouvez un metteur en scène ! Jean-Quentin voulait jouer la mère. Il m'a dit : « Tu ne m'aimes pas en femme, alors ? » La vérité c'est que je ne me voyais pas en père.

Lucien Attoun : Tu as dit quelque part que, quand tu lui as proposé *Kaddish*, Jean-Quentin t'a dit « Est-ce que j'ai le droit de jouer ça, je ne suis pas juif ? »

Joël Jouanneau : J'envoie le texte à Jean-Quentin, il m'appelle très vite, trois jours après, pour me dire « oui », un oui comme le sont les oui de Jean-Quentin : immenses et illimités, puis il me dit cette phrase magnifique : « est-ce que tu crois que je peux dire ce texte, je ne suis pas juif ? ». Evidemment, je lui réponds que moi non plus, et que nous avons ce point commun : nous serons deux goys à tenter de rencontrer la langue et la pensée de Kertész. Je pense que Jean-Quentin, en posant cette question, était déjà complètement à l'intérieur de la problématique de Kertész. A la fin de *Kaddish*, la femme, qui est celle qui n'aura pas d'enfant, le quitte pour aller avec un autre homme avec qui elle pourra le faire, et voici ce qu'écrit Kertész : « Et alors, vite et sèchement, comme une mauvaise nouvelle qui perdrait son goût désagréable dès qu'elle l'aurait partagée avec moi, elle dit encore que, oui, le dissimuler n'avait pas de sens, « il y avait quelqu'un », et ils pensaient se marier. Et *lui*, dit-elle encore, n'était pas juif »⁹. Du coup, c'est un énorme éclat de rire final : entendre ça, de sa femme qui est juive, qu'il a toujours aimée, qu'il appelle « la belle juive », l'entendre devoir préciser cela, comme s'il pouvait, lui Kertész, faire du racisme à rebours, en négatif, cela ressemble à l'apocalypse de la pensée.

⁸ *Interview*, de Christine Angot, mis en voix par Joël Jouanneau, avec Maud Rayer et Christèle Tual, à Théâtre Ouvert, dans le cadre du « Coup de cœur à Christine Angot » en 1995.

⁹ Ed. Actes Sud *Babel*, page 139.

Lucien Attoun : C'est peut-être là où il pourrait y avoir une certaine polémique.

Joël Jouanneau : Encore faut-il se sentir à même de l'engager, car s'il est une pensée forte et sans concession sur ce sujet, c'est bien la sienne. Ce qu'il veut dire par là rejoint une autre déclaration de lui : « Tout ce que j'ai dû subir du fait de mes origines juives, je le considère comme un apprentissage, une initiation à la connaissance profonde de l'humain et de sa situation actuelle. »

Lucien Attoun : Tu as fait un travail sur ce texte avec Jean Launay, et il est important de mentionner cette collaboration d'un germaniste, homme de théâtre et philosophe.

Joël Jouanneau : De plus, avant tout, un ami. Avec qui j'avais adapté Walser. Qui m'a démontré l'oralité du texte de Kertész en le lisant plus de trois heures à voix haute. Et qui en a établi le premier « découpage ».

Lucien Attoun : Tout à l'heure tu évoquais Nietzsche...

Joël Jouanneau : Kertész l'a traduit.

Lucien Attoun : ...l'histoire du bien et du mal est le nœud de ce texte.

Joël Jouanneau : Tout à fait.

Lucien Attoun : C'est un peu ambigu ou pas ? Quand par exemple Kertész dit (p.56) : « Cessez enfin de répéter qu'Auschwitz ne s'explique pas, qu'Auschwitz est le fruit de forces irrationnelles, inconcevables pour la raison, parce que le mal a toujours une explication rationnelle, en revanche, ce qui est réellement irrationnel et qui n'a vraiment pas d'explication, ce n'est pas le mal, au contraire : c'est le bien. » Cela signifie que la règle, c'est le mal et l'exception, c'est le bien ?

Joël Jouanneau : C'est sans ambiguïté. Je ne demande pas à chacun de faire la même expérience que moi, mais, personnellement, je sens dans toutes les réactions de ma vie, que ma première, la naturelle, est d'abord là : l'expérience du mal. Le bien n'est pas naturel chez moi, il implique l'effort, il est une tentative de me surmonter, la tentative d'être bon. Il y avait déjà cette phrase chez Walser : « Je ne peux pas être tout à fait bon », dans le sens de : je n'y arrive pas.

Lucien Attoun : Quand le narrateur (p.105-106) répond à sa femme qui lui demande d'avoir un enfant : « Non ! Supposons que l'enfant a entendu quelque chose et qu'il hurle « Je ne veux pas être juif ! », je ne pourrais rien lui - te - donner, ni explication, ni foi, ni arme à feu, puisque ma judéité ne signifie rien pour moi : rien en tant que judéité, mais tout en tant qu'expérience », c'est une phrase clef, dans le livre.

Joël Jouanneau : C'est-à-dire que « être juif » est une expérience que l'autre vous condamne à faire, quand bien même elle ne vous préoccupait pas. La force de Kertész c'est qu'il pose la question de l'altérité dans tous les possibles. En ce sens, cela revient à ce que l'on soulevait tout à l'heure sur l'expérience du mal, la fameuse phrase de Brecht : « Le ventre est encore fécond d'où est sortie la bête immonde ». Kertész dit cela, il dit qu'Hitler est « pratique », que, d'une certaine manière, il nous innocente, alors que je serais tenté de dire que le camp est

au fond de chacun de nous, tout comme la question juive est au fond de chacun de nous. Là encore, citons Kertész : « Tout le monde est survivant de l'holocauste, même celui qui n'est pas allé à Auschwitz. » C'est que pour lui, je crois, Auschwitz n'est pas un accident de parcours dans l'histoire de l'Europe. Je pense que pour lui, l'histoire de l'Europe conduisait à ce naufrage. Je partage cet avis.

Lucien Attoun : Par rapport à la question juive, depuis l'essai de Sartre très contesté à juste titre - pour lui, en gros, est juif celui que les autres prennent pour juif, mais ce qu'il n'a pas compris, et là on en revient à Kertész : est juif celui qui se prend pour juif - en se référant au Talmud et aux livres judaïques, on voit qu'il ne suffit pas de dire « je ne suis plus juif »... l'apocalypse fait que vous resterez juif.

Au fait, pourquoi n'évoques-tu pas Hannah Arendt ? Après avoir suivi le procès Eichmann, elle a fini par mettre presque sur le même plan tous les totalitarismes, en particulier le marxisme - léninisme et le nazisme, ce qui a provoqué un déchaînement... J'ai l'impression que l'on est avec elle dans l'ambiguïté du siècle c'est-à-dire : « comment répondre justement à des questions qui sont en vérité mal posées ».

Joël Jouanneau : Je crois connaître un peu la pensée de Arendt. Mais c'est une pensée qui est arrivée tard. Si je suis plus intéressé aujourd'hui par Derrida ou par Kertész, c'est parce qu'ils me semblent dépasser sa problématique. La force de *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, c'est qu'il dépasse la question d'Auschwitz et du totalitarisme - présente en arrière-fond bien sûr, tout part de là, c'est le nombril, l'embouchure – mais il fait le lien avec aujourd'hui et surtout avec les arcanes intérieurs, humains, existentiels qui sont traversés par cette époque-là. Ce qui me surprend chez Kertész, c'est combien la phrase sur Levi « il a quitté le camp » est vraie. Kertész le dit autrement. Dans son dernier texte, *Liquidation*, le personnage Bé, un auteur, dit : « La vie est vaste camp de concentration institué par Dieu sur la terre pour les hommes et que l'homme a développé en camp d'extermination de l'homme. » En même temps, plus loin, il y a cette phrase magnifique chez Kertész : « J'ai appris que la révolte, c'est rester en vie, la grande désobéissance c'est de vivre sa vie. » On rejoint Walser et le débiteur heureux. Je pense aussi qu'en écrivant *Kaddish*, Kertész s'acquitte d'une dette envers Thomas Bernhard : le personnage, comme dans *Liquidation*, s'appelle Bé et je ne pense pas que *Kaddish* pourrait s'écrire sans la lecture de Bernhard. Très bizarrement, le dernier texte de l'un de mes auteurs préférés et assez peu connu, William Gaddis, *L'agonie d'Agapè*, est aussi une dette vis-à-vis de Thomas Bernhard. On s'aperçoit que cette écriture est aujourd'hui aussi incontournable que celle de Beckett.

Lucien Attoun : Et toi qui as monté Beckett, tu dois te souvenir de cette réplique avec l'histoire du tailleur et du pantalon : « mais Dieu a fait le monde en 7 jours et vous n'arrivez toujours pas à faire mon pantalon ? » et le tailleur répond « regardez l'état du monde et regardez mon pantalon »... j'espère que l'on va un peu rire quand même dans ce spectacle...

Joël Jouanneau : A ce stade du travail, on a fait une lecture avec Jean-Quentin Châtelain seul à seul. J'aurais souhaité que tous les jeunes comédiens voient cet immense acteur, pour moi au faîte de son art aujourd'hui, faire une première lecture d'un texte. Cela a été un éblouissement. Il joue – et c'est son expérience de Beckett, m'a-t-il dit – tout ce qui se passe entre deux virgules. Du coup, il y avait de l'humour, et un personnage qui n'était pas celui qu'on lit, mais qui était Jean-Quentin s'emparant de ce texte, recréant un personnage découvrant sa judéité. Tout le tragique était présent, mais sans le drame, donc il y avait aussi le rire. Qui est chez l'auteur, dans le détail du texte, entre les virgules.

Lucien Attoun : J'apprécie beaucoup ce que tu dis sur l'humour aujourd'hui dans cet entretien, qui, je dois le préciser, se déroule le 18 juin 2004... et sans présager de ce que tu diras quand la pièce sera créée.

Joël Jouanneau : J'ajoute, à propos de la phrase « est-ce que tu crois que je peux dire ça, je ne suis pas juif ? », que Jean-Quentin, en me disant ça, a voulu, d'une certaine manière, me tester. Quand il a fait cette lecture l'autre jour, il a terminé en disant la prière juive, le *Kaddish*, qu'il avait apprise ! C'est là où un acteur est tout à fait impressionnant. Pour moi, travailler avec lui, c'est bien plus important que de le « mettre en scène ». C'est une rencontre, à deux, autour d'un texte qui, le temps de le travailler, de le porter au public, est comme un objet sacré. C'est lui qui va nous nourrir, nous transformer. J'aurais voulu que tous les jeunes comédiens voient cette lecture parce que c'était la démonstration d'une certaine idée du théâtre : comment, avec deux chaises et une table, on fait vivre un monde. Il était debout, il circulait, il a fini torse nu, en nage. Au bout des 25 premières pages, il était épuisé et il m'a dit qu'il ne savait pas ce qui s'était passé. Il venait d'essorer ces 25 premières pages, après les avoir faites passer par tous les pores de sa peau.

Transcription : Valérie Valade

Depuis cet entretien nous avons proposé une *Carte Blanche* à Jean-Quentin Châtelain qui, le lundi 29 novembre 2004 à 19h, lira *Léonore, toujours* de Christine Angot !

Entretien publié dans Théâtre Ouvert / Le Journal n°11, octobre/novembre/décembre 2004